

LE CONFIDENT

LIAM LIENER

I n t e r m è d e I

Personne n'a jamais su. Personne ne saura jamais. Personne. Cette douleur et cette solitude resteront en moi toute ma vie. Comment pourrais-je en parler ? Qui pourrait comprendre, accepter, simplement écouter sans rien en dire ? Rien ne peut être dit. Rien ne peut être fait. Je garderais cette pourriture en moi.

Je me sens seule. Nous sommes seuls. Il n'y a jamais personne. Je suis lâche. Je me dégoûte. Je voudrais mourir, mais j'ai peur. Pourtant je ne devrais pas. Il sera là. Enfin, il sera là.

Chapitre I

L' amour d'un ange

Lorsque je regarde cet homme, je me demande ce qu'il aime en moi. Puis le bonheur chasse ces questions, le bonheur d'entendre sa voix, le bonheur de le voir, d'être contre lui, de sentir ses mains sur moi, de goûter ses lèvres. Un bonheur d'une délicieuse douleur, j'en retiens des larmes de joies et de plaisir. Je l'aime sans détour. Je lui donne tout et accepte tout. Mon corps et mon âme sont voués à sa cause. Il vit en moi. Je le sais.

J'aime regarder cet homme à son insu. Je le regarde vivre et bouger. Je l'écoute se dire. Je bois ses paroles et ne pense qu'à le toucher. Je le regarde sourire et rire. Mon cœur se serre de plaisir. Je l'aime. Je regarde son corps bouger dans la pièce. Il est grand. Il est beau. Il danse en marchant d'une démarche longue et lente. Sûr de chacun de ses pas, sûr de la destination. Il bouge et parle, et moi je reste là, à le regarder. Il se tourne. Il porte son beau costume. Il enlève sa veste et sa cravate.

Il parle encore. Il s'étire.

Je glisse un doigt dans ma bouche, je le regarde. Je ne bouge pas. Mes yeux glissent sur son corps. J'imagine son torse musclé, son odeur, son goût, sa chaleur et la brûlure salée que sa sueur laissera sur mes lèvres.

Il parle encore. De quoi parle-t-il ?

Mes idées se troublent alors qu'il me tourne le dos. Je regarde ses fesses, pommes musclées sous son pantalon. Je comprends mieux que quiconque la fascination masculine pour cette partie du corps. La salive me monte aux lèvres. Je l'imagine déjà nu, une douce chaleur souffle sur mes reins.

Il parle. Je crois qu'il raconte sa journée.

Reste de dos mon amour. Je me rappelle la première fois, où mes mains se sont aventurées vers ce lieu sacré. Je l'avais jeté sur le lit. Sans plus attendre, mes lèvres s'étaient emparées de cet orifice, d'habitude interdit de toute pénétration par les bonnes mœurs. Je n'avais pas su retenir ma langue. Je le sentais troublé, prenant du plaisir comme jamais je ne lui en avais donné.

Il parle encore.

Mon esprit est avec lui sur ce lit. Ma langue profonde le fouille tendrement. Son goût dans ma bouche. Ce goût inconnu dont je ne peux plus me passer, d'abord âpre et amer, puis si doux. Je me souviens de mon étonnement lorsque j'ai découvert l'infinie douceur de cet intérieur, doux comme une bouche, lisse et délicieux sous la langue.

J'essaie de l'écouter. Il parle.

Reste de dos, mon amour. Je me rappelle mon émoi de voir cet homme m'offrir sans honte, son cul à quatre pattes, reins tendus, sa main dans mes cheveux, pour projeter ma tête plus avant en lui. J'étais triste car ma langue est trop petite. J'aurais voulu qu'elle soit plus grande, plus longue et plus large. Je rêvais qu'une bite me pousse entre les jambes pour pouvoir le pénétrer.

Il parle toujours...

Mes mains s'animent, seules. J'ai envie de le caresser, d'enlever son pantalon, de le jeter au sol et de le pénétrer avec ma langue. Sa féminité enflamme ma masculinité. J'aimerais être un homme, pour lui dire que j'ai envie de le baiser et lui enfoncer ma langue dans la bouche, le plaquer contre un mur, le sucer et le retourner pour pénétrer sa chair serrée, le voir se transformer en petite chienne, le cul bien tiré en arrière, et l'entendre gémir enfin : « Oui encore, encore. »

Il parle encore et toujours.

Je sens le feu sur mes joues, dans mes reins. Ma chatte est gonflée, mouillée. Je ne pourrais pas me retenir longtemps. Il quitte la pièce. Il revient, torse nu, avec un short en jean d'une délicieuse indécence, ne tenant que par miracle autour de sa taille. Je sais qu'il est nu dessous, la plus légère pression fera céder le bouton. Je résiste encore.

Je crois qu'il parle de son boulot, de sa journée.

J'écoute sa voix, elle me bouleverse, chaude et sensuelle. Je suis sûr qu'il pourrait me faire jouir en me parlant au creux de l'oreille. Je regarde cet homme, encore surprise d'être là, à ses côtés. C'est lui. C'est moi.

Il parle toujours.

Étonnée ! Étonnée ! Étonnée d'avoir autant donné et autant reçu. Étonnée de mon amour pour lui. Étonnée de l'entendre me dire « Je t'aime ». Étonnée par tant d'amour, tant d'envie. Je ne crois pas mériter tout ce qu'il m'apporte.

Il parle encore.

Il est là, à côté de moi, et je n'arrive pas à me concentrer sur les mots qu'il me dit. Je ne vois que son corps, sa peau. J'ai envie de m'approcher de lui et de le lécher pour avoir le sel de sa peau sur ma langue. J'ai souvent l'envie de le téter, comme un bébé au sein de sa mère.

Il parle.

Je regarde cet homme et me sens submergé par mon amour. Ma gorge se serre. Je veux qu'il arrête de parler. Je voudrais crier mon désir, le hurler au monde. Je me tais. Voit-il que je brûle ? Je le regarde et vois ses muscles bouger au rythme de ses mots.

Il se tait et me regarde.

C'est drôle, je suis incapable de dire qu'elle est la couleur de ses yeux, pourtant j'en connais parfaitement la forme, l'intensité. Incapable de détourner le regard, quand ses yeux accrochent les miens. Ses yeux sont multiples et ses regards infinis. Il voit au-delà de tout : au-delà de la chair pour s'enquérir de l'essentiel, au-delà des âmes pour retenir le meilleur de chacun. Quand ses yeux me font l'honneur de s'arrêter sur moi, un frisson me glace le sang. Je ressens une telle quiétude, un tel bien-être. Leur simple attention suffit à éloigner de moi la peur, la douleur et la violence du monde dans lequel j'erre.

Quand ses yeux caressent mon corps, celui-ci prend vie. Hors de tout contrôle, je le vois, malgré moi, frissonner, se tendre et devenir beau, comme par magie. Mon être tout entier, jusqu'au plus profond de mon âme, chante et vibre. Les regards de cet homme en disent long. Je sais y lire ses désirs, ses craintes, ses peurs. Sait-il que ses yeux et moi nous nous aimons du plus bel amour qui soit, un amour silencieux et complice, clair et limpide, un amour évident et sûr de lui ? Sans rien attendre, en donnant tout. Ses yeux me manquent à chaque pas que je fais seule. La plus simple et futile de mes actions réclame leur attention. Son regard approbateur, son regard attendri ou son regard dur de jugement et de reproche.

Sait-il que mes yeux pleurent d'amour pour des regards d'une telle intensité ? Sait-il que lorsque nous faisons l'amour, ce sont ses yeux qui me troublent le plus, que la force de son regard me bouleverse comme aucune caresse ? J'aime quand ses yeux me sourient, me transpercent, brûlent mon corps par la force du désir qui s'en échappe. À travers ses regards, je me sens femme, belle.

Son regard me manque un peu plus chaque jour. Le regard qu'il me porte quand il s'endort, plein de tendresse et d'amour. Je le sens, mais feins de ne rien remarquer.

Son regard, au réveil, est le soleil matinal illuminant l'humeur de ma journée. Les yeux de cet homme me disent « Je t'aime » comme aucune voix n'a jamais su le faire. Ne dis rien mon amour, regarde-moi.

J'aime ses mains...

Les mains de cet homme sont grandes et larges, à la fois fortes et fragiles, capables de faire le bien et le mal. Les mains de cet homme sont deux artistes. J'aurais aimé que mon corps ne soit qu'un tas de glaise pour les laisser me sculpter et me dessiner à sa convenance. Mon corps était laid et flétri, elles l'ont rendu beau. J'aime sentir passer ses doigts sur mon visage, quand ils en dessinent le contour, sentir leurs chaleurs sur mes joues. Quand ses mains glissent sur mes lèvres et son pouce entre dans ma bouche à la recherche de douceur et de moiteur, j'aime le faire rouler sur ma langue.

Ses mains sont belles, elles sont faites pour mon corps. Elles lui font du bien et savent lui faire découvrir tous les plaisirs : elles entrent et sortent, dévoilent et couvrent chaque grain de ma peau. Quand elles glissent sur mon ventre, tout mon être chavire. Un jour de tempête, les mains de cet homme se sont abattues sur mon visage et mon corps. Plus que ma chair, mon âme a souffert. Ses mains, qui ne m'avaient qu'aimée, m'ont fait mal.

J'aime les mains de cet homme, quand elles jouent avec son corps. Expertes, elles savent lui procurer le plaisir dont il a besoin, que son corps réclame. Jalouses, mes mains tentent de rivaliser et essaient d'être à la hauteur de ses attentes, de ses envies. J'aime quand cet homme prend mes mains et les pose sur son corps, qu'il les dirige au gré de ses désirs.

J'aime quand il leur apprend à lui faire l'amour. J'aime ses mains, généreuses et franches, rassurantes et fortes. Je me souviens d'une promenade où sa main avait enfermé la mienne. Pour rien au monde je ne l'aurais retirée. Ma main se frottait à la sienne, caressante, amoureuse, offerte.

J'aime la voix de cet homme quand il chante : une voix profonde revenue d'autres mondes. J'aime la voix de cet homme quand il me parle de moi, de lui, de sa vie, quand il me conte son amour pour moi, quand il me dit : « Je t'aime ». Le plus insignifiant de ses mots résonne en moi, car au travers de sa voix, la vie se dévoile. J'aime la voix de cet homme, quand elle oblige mon âme farouche à s'ouvrir pour le laisser approcher et lui chuchote amoureusement qu'elle est belle.

J'aime l'âme de cet homme. J'ai découvert en lui un enfant, un petit garçon malheureux rouvrant, par désespoir, d'anciennes plaies profondes. L'homme oblige l'enfant à regarder leurs blessures. Le petit garçon pleure quand l'homme se révolte. Le petit garçon ne comprend pas la cruauté de la vie. L'homme se bat, l'enfant souffre.

Je me souviens du jour où mes mains ont fait l'amour à ce petit garçon, elles l'ont câliné ; il est sorti de son refuge et c'est toute mon âme qui a brillé d'amour pour ces deux êtres. Le corps de cet homme tremblait sous les caresses, sous la tendresse et l'amour de mes mains. Le petit garçon pleurait, submergé par la force de mon affection. Personne ne l'avait jamais vu caché derrière la montagne qu'est cet homme. Le monde lui avait tellement manqué. J'aurais voulu sortir cet enfant de ses entrailles et le prendre contre moi. Je l'ai bercé au creux de mon corps. L'homme s'est retiré, ouvrant à l'unique contact d'une femme et d'un enfant. Nous fûmes troublés, choqués par la violente passion et la troublante force de cette étreinte.

Je n'ai plus jamais vu cet homme comme avant. Il n'était plus l'adulte fort et sûr de lui, il était aussi cet enfant dont la souffrance crée en moi une tristesse immense, un amour maternel. L'enfant en lui est mien, un nourrisson bercé quand il me laisse l'entrevoir, mon fils m'appelant dans le silence des cris qu'il retient, mon Ange deviné derrière ses regards humains.

Deux enfants enjôlés dans des corps d'adultes jouent ensemble et s'aiment.

Sait-il combien je l'aime ?

Qu'il me parle ou qu'il se taise,

Qu'il me touche ou qu'il soit loin de ma peau,

Qu'il me sourie ou qu'il m'ignore,

Qu'il m'aime ou pas,

Je sais qu'à tout jamais, mon âme est amoureuse de la sienne, que mon corps n'a qu'un pays, le sien. Jusqu'à mon dernier souffle, il restera mon ami, mon amant, mon frère et mon père, mon idéal masculin, mon amour, ma vie.

Mon confident.

Chapitre II

V I O L E E

J'étais au collège, en classe de troisième. J'allais avoir quinze ans. C'était au mois de juin, un peu avant les vacances. Je suis sortie de chez moi, comme tous les matins, pour aller au lycée. J'avais mis une jupe et un tee-shirt. Moi qui ne mettais presque jamais de jupe.... Il faisait beau, encore un peu frais, mais il y avait du soleil. Je prenais toujours le même chemin.

Et puis,

j'ai senti une main sur ma bouche. Il était là, sorti d'une allée, m'a attrapée. Il m'a tirée dans l'allée, sa main sur ma bouche. J'ai senti son autre main sur mon ventre. Il me tirait en arrière.

« Ferme là !

Sa main toujours sur ma bouche. Dans l'autre, il y avait un couteau. Il l'a glissé sous ma gorge. Je sentais la pointe de son couteau entrer dans mon cou. Je pleurais. Je savais ce qu'il voulait. Je savais ce qui allait arriver. Je me disais : « C'est pas possible, pas moi. Pas moi ! »

Il m'a retournée et m'a projeté contre le mur. Il avait toujours son couteau sous ma gorge. Il s'est collé à moi :

- Alors petite salope, on va s'amuser un peu.

Je sentais sa main entre mes cuisses. Il a rangé son couteau, de son autre main, il m'a giflée. Tout allait si vite. Il m'a jetée par terre et s'est allongé sur moi. Je ne savais pas quoi faire, j'essayais de me débattre. Il me frappait. Il a déchiré mon tee-shirt. Je sentais sa main sur mes seins. De l'autre, il a remonté ma jupe et a arraché ma culotte. J'avais sa bouche sur la mienne. Je sentais sa langue dans ma bouche. Je l'ai mordu. Il a gémi et m'a mis un coup de poing. J'étais sonnée, presque inconsciente. Je goûtais mon sang dans ma bouche. Il m'a pénétrée. Il collait sa bouche sur la mienne pour que je ne crie pas. J'avais mal. J'avais la tête qui tournait. Je n'arrêtais pas de penser à mon père. Je me disais qu'il n'allait pas être pas content parce que je me laissais faire. Je pensais que j'allais être en retard au lycée. J'avais l'impression de mourir. Je sentais son sexe en moi. Ça me brûlait. Les secousses devenaient de plus en plus rapides. Je sentais ses mains sur mes cuisses.

- T'aime ça hein, petite salope ! C'est bien fait pour toi ! Tu m'as cherché. Tu n'as que ce que tu mérites !

J'avais envie de vomir. Je priais pour m'évanouir. Il serrait mes seins et me faisait mal. Il a éjaculé. Il m'a pénétré si fort que le haut de ma tête a tapé contre le mur. Il a écrasé ma tête entre ses mains, m'a regardé droit dans les yeux :

- Je sais que t'as aimé ça, petite salope. Elles aiment toutes ça. Ton père va être fâché contre toi quand il va savoir ce que tu as fait. Il va avoir honte.

Il a repris son couteau, me l'a remis sous la gorge :

- Si tu dis quelque chose à quelqu'un, je te tue. Je sais où tu habites, je sais qui tu es. Je reviendrai.

Il m'a giflé et est parti.

Je suis restée là. Je me suis assise et je me suis cachée sous l'escalier en priant pour disparaître à jamais. Je souhaitais m'enfoncer dans les murs ou dans le sol, que la terre se referme sur moi pour toujours. J'avais mal. Tellement mal. J'ai mis ma main entre mes cuisses. Il y avait du sang. J'avais mal. Je voulais partir et je ne pouvais pas. Je ne pouvais pas rester ici, si jamais quelqu'un arrivait.

Je ne pouvais pas marcher dans la rue, les gens allaient me voir. Et pour aller où ? Je ne voulais pas rentrer chez moi, après ça. Je ne savais plus quoi faire. Putain. J'avais peur. J'ai eu peur longtemps qu'il revienne, peur qu'il recommence.

Quand je me regarde, les émotions se mélangent. Je me vois monstre mâchant ma mort. Je suis morte le jour où il m'a violé. Le mot est là. Quatre lettres. Les plus dures de toute ma vie.

Viol. Viol. Viol.

J'ai reproduit ce viol qui n'en n'était plus un, puisque c'est moi le provoquait. Victime consentante de ma destruction intérieure et physique. J'ai laissé mon corps comme on abandonne un chien, comme on jette un déchet. Tu es blessée à mort parce qu'un connard a cru que tu étais son objet. Parce qu'une bête a joué avec toi, alors que tu n'étais qu'une enfant. Il s'est dit qu'il pourrait te baiser et se casser comme si de rien n'était. Il t'attrape, te met un couteau sous la gorge, arrache ton tee-shirt et ta jupe. Pénètre en toi. Tu sens ses mains, sa bouche, son haleine, son sexe. Tu es terrorisée. Tu as envie d'appeler au secours, d'être délivrée de cette abominable torture, de ce monstre, mais au fond de toi, tu pries pour que personne n'arrive car tu as honte de ce qu'il te fait subir. Il te menace de mort, dit qu'il te connaît, sait où tu habites. Il dit qu'il reviendra car il a aimé te baiser « Avec toi, c'est le pied ! », et que toi aussi, tu as aimé ça. Il part, et toi, tu es morte. Tu es allongée sur le sol, seule. Tu ne sais pas où aller, tu ne sais pas quoi faire. Tu n'arrives pas à y croire. Tu es sale, sale pour toujours. Tu regardes autour de toi. Tu as juste envie de crever, envie de hurler, mais personne ne doit jamais savoir, personne ne doit jamais voir.

Et puis,

un ange passe. Il s'appelle Esteban et habite l'immeuble devant lequel tout s'est passé. Il te ramasse, t'emmène chez lui. Tu te laisses faire car tu es morte, tu n'arrives plus à réagir. Il te soigne : il regarde entre tes cuisses pour voir l'étendu des dégâts. Tu as mal et tu n'arrives pas à t'asseoir. Ce mec te lave parce que toi, tu n'en as rien à foutre, tu n'as plus d'envie. Il appelle un médecin, ami de sa famille, paye la consultation, va chercher les médicaments, t'oblige à les prendre, te pousse à soigner ton corps. Ce mec passe te chercher tous les jours en bas de chez toi et te ramène tous les soirs. Il te parle pendant des heures, te force à raconter encore et encore et encore. Il te montre que la vie est belle, qu'elle mérite tout ton désir. Avec lui, tu n'as plus peur de sortir. Avec lui, tu as à nouveau envie d'être belle, alors tu arrêtes de t'habiller pour te cacher. Tu recommences à te maquiller, à vouloir ressembler à quelque qu'un. Tu as à envie de lui plaire, tu reprends confiance en toi. Tu supportes à nouveau le regard d'un homme. Ce mec te prend dans ses bras et à nouveau, tu te sens bien, vivante et aimée. Il t'apprend l'amour, ton corps et le corps d'un homme, tout en douceur, avec tendresse. Il te montre que tu n'es pas un objet, que tu mérites le respect. Il t'apprend à revivre. Il est si doux, si tendre, tu ne peux plus te passer de lui, de son corps, de son odeur, de ses mains, de sa voix. Tu recherches son regard. Tu as besoin de lui pour respirer, tu crois mourir quand il n'est pas là. Tu attends de le voir jour après jour et ne veux voir que lui. Je me souviens du jour où il a eu cinq minutes de retard à notre rendez-vous. Il est arrivé, j'étais en larmes. Il était ému et n'arrêtait pas de rire.

Le jour où c'est arrivé, c'est lui qui m'a ramené chez moi. Tu vois les visages de ceux que tu aimes et tu t'écroules. Tu racontes. Il te faut supporter le regard de tes parents. Tu vois ton père devenir fou. Ta mère crie :

- On appelle la police !

Elle voudrait te prendre dans ses bras, mais elle n'ose pas te toucher, te regarde comme un objet dangereux et étranger.

Ton père hurle :

- Non ! Pas la police !

Dans une crise de démence, ton père te force à monter dans sa voiture. Tu fais le tour du quartier en long, en large et en travers pour retrouver le monstre. Le premier soir, rien. Le deuxième soir, au détour d'une rue, tu le vois. Tu n'arrives pas à parler. Tu le regardes, tu pleures, tu trembles, tu aurais envie de hurler, mais rien ne sort. Ton père te regarde et regarde cet homme. Il te ramène chez toi et repart. Tu le supplies de ne pas y aller.

- Ce chien va crever pour ce qu'il t'a fait. C'est la loi de notre peuple. Chez les gitans, on règle nos problèmes seuls. En famille. Ni police, ni juge.

Au petit matin, ton père rentre. Il vient dans ta chambre :

- C'est fini.

Il te prend dans ses bras.

- Personne ne touchera à mon bébé.

Tu passes des heures dans les bras de cet homme. Tu pleures et tu trembles. La honte qui est tienne quand il te regarde. Tu lui demandes pardon.

- Tu n'as pas à demander pardon. C'est moi qui te demande pardon, c'est moi...

Tu le vois pleurer. Il te sert si fort que tu as l'impression d'entrer en lui, d'étouffer. Tu ressens tant d'amour, tu voudrais rester dans ses bras pour toujours. Tu te sens presque bien. Il te regarde, passe ses mains sur tes joues, te câline, te dit « Je t'aime plus que tout ». Tu le vois fort, tu le vois grand, tu vois qu'il donnerait tout pour toi. Et cet amour, indestructible, que personne, autre que lui, ne peut te donner.

I n t e r m è d e I I

Je suis en colère parce qu'
Je suis en colère parce que
Je suis en colère parce qu'
Je suis en colère parce que
Je suis en colère parce que

un homme m'a violée,
j'ai été lâche,
je n'avais pas la force de résister,
je me suis devenu un monstre,
des hommes s'en sont repus,
j'étais innocente,
la moisissure me ronge,
j'œuvre à ma destruction,
il est mort,
je ne suis pas morte,
je suis laide,
mon absence a tué un ange,
je me dégoûte,
je n'arrive pas à choisir la mort ou la vie,
ma mère ne m'a pas prise dans ses bras,
mon père a fait ce que j'aurais dû faire moi,
ma vie ne vaut pas d'être vécu,
je t'aime trop loin de toi.

Voilà pourquoi je suis en colère.

Chapitre III

D E G O U T

La nuit, j'étais dans une sorte de bar. Je poussais les clients à consommer et quand ils voulaient plus, il y avait des chambres en sous-sol. La plupart des nuits, je finissais tellement saoule que les mecs n'arrivaient à rien avec moi. Je me souviens d'une fois où un type m'a porté jusqu'en bas. Il n'arrêtait pas de dire :

- Tu es belle, tu es belle, je vais te baiser comme personne ne l'a jamais fait.

Il a relevé ma robe, arraché ma culotte et a mis sa tête entre mes cuisses. Il m'a léché. Ensuite, il m'a mis sur le ventre et m'a enclée :

- T'aime ça, je le sais ! Vas-y, je veux t'entendre jouir !

J'avais la tête qui tournait. Je vomissais chaque souffle. Il s'excitait sur moi. J'avais mal. Il me regardait :

- Te retiens pas ! J'aime entendre jouir les femmes !

Je serrais les dents pour ne pas hurler ma douleur, ma terreur ressuscitée. Quand il eut fini :

- T'as aimé ?

- Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

- C'est important pour moi. Ça fait plusieurs fois que je te vois. Je n'ai jamais osé t'aborder. Je te trouve très belle.

Il me dévisageait :

- Tu as quel âge ?

- Qu'est-ce que ça peut te foutre ? Allez, casse-toi !

Il semblait avoir de la peine. Je me suis levée pour partir, il m'a attrapée par le bras et m'a proposé de se revoir, ailleurs. Je suis partie sans lui répondre. Je me suis demandé ce qu'il voulait. Je l'ai revu plus tard lors d'une autre soirée dans ce même bar. Il m'observait. Il est venu vers moi et m'a offert un verre. J'ai refusé. Il m'a dit :

- Je veux juste parler, rien de plus.

Je lui ai dit « Pas moi » et je suis partie. Ce mec était bizarre. J'avais l'impression qu'il me surveillait. Je ne l'ai plus jamais revu.

Je ne faisais pas réellement le tapin. J'allais sur les quais, je regardais les hommes qui traînaient là. J'attendais qu'ils viennent. Je me faisais baiser sous les ponts ou dans les parkings. Je taillais des pipes dans les voitures ou dans les allées d'immeubles. Chaque soir, je passais quelques instants sous le pont d'Esteban. J'étais seule. Je pleurais. J'aurais voulu avoir le courage de mourir, me jeter dans l'eau et me noyer. J'aurais voulu avoir ce courage, mais je ne l'ai pas eu. Je suis lâche !

Pendant ces deux années, j'ai fait les pires choses que je n'aurais jamais imaginées parce que je n'en avais plus rien à foutre. Je n'avais aucun respect pour moi et moins encore pour les gens que je rencontrais. J'ai fait et subi des horreurs : marcher à quatre pattes devant un mec avec une laisse autour du cou, me faire pisser dessus, faire souffrir un homme jusqu'à ce qu'il perde connaissance, baiser avec plusieurs mecs à la fois, me faire rouer de coups par un mec complètement défoncé, sucer une bite après m'être fait enclée. Je crois que j'ai tout fait. Certaines nuits, je ne me rappelais de rien, car j'étais trop défoncée. Je me réveillais chez quelqu'un que je ne connaissais pas, avec des gens dont je ne savais rien. J'avais mal partout. Parfois, je n'arrivais pas à marcher. Mais rien à foutre.

Tu fais des horreurs, tu te venges sur les autres. Tu les mets plus bas que terre. Tu punies le monde d'être vivante. Tu rentres chez toi, tu n'as qu'une envie : vomir. Mais tu n'en as rien à foutre, tu es morte. Qu'ils fassent ce qu'ils veulent de toi. Tu te défonces la gueule avec les pires trucs que tu puisses avaler. Tu te retrouves dans des endroits sordides avec des vieux cons qui matent ton cul, ne pensant qu'à te baiser. Des mecs, plus vieux que ton père, gros porcs anonymes, qui te regardent, se branlent et t'éjaculent sur la gueule. Je me souviens de leurs regards plein de haine. Je me souviens de leurs mains, de leurs sexes, des odeurs de spermes sur mon visage, des matins douloureux. Je me souviens des soirs où mon corps avait mal, où je finissais par vomir de dégoût, de douleur et de peine. Je crois que je faisais tout ça pour qu'il revienne, pour qu'il me sauve encore une fois. Je me souviens de ces hommes qui tournaient autour de moi. Je sentais leurs mains sur moi et leurs sexes en moi. J'avais échangé le plaisir contre la souffrance, les pénétrations violentes, les saignements, les coups. J'avais envie qu'ils me transpercent avec leurs sexes, qu'ils m'ouvrent en deux et qu'enfin je meure. J'ai souvent cru mourir, mais ce corps s'obstinait à vivre. Toujours et encore. Au moment où je ne pouvais plus supporter et vivre cette vie, mon corps seul se relevait. Les images que j'ai au fond des yeux ne sont pas celle d'une petite fille, mais celle d'une putain. Mes yeux en ont trop vu. Mon cœur est cassé à tout jamais.

Et puis un jour ou plutôt une nuit, il est là près de toi. Il te dit :

- Arrête de te tuer. Vis, vis pour moi ! Je t'aime, je serais toujours avec toi.

J'ai cru que c'était la seule solution pour moi. Le sexe m'a tué une fois. J'ai cru qu'il pourrait à nouveau m'assassiner. Sombrier dans cette vie sordide. Ne plus rien voir. Ne pas réagir. Je me suis laissé torturer par ces porcs. L'enfer m'était familier. La drogue m'aidait à supporter. Quand son effet s'estompait, la chute était une horrible terreur. Je me regardais : je me dégoûtais. Comment pouvais-je supporter tout ça ? Comment pouvais-je les laisser blesser mon corps de cette façon ?

L'horreur était de découvrir les marques sur ma peau, me rendre compte que je ne pouvais pas m'asseoir tant la douleur était insoutenable. Me rendre compte que mes seins n'étaient que noires meurtrissures. L'engrenage était lancé. La drogue me faisait supporter l'absence d'Esteban, le sexe m'achetait ma drogue. J'existais. Je suis morte. Une mort lente et douloureuse, qui agonise, pour ne laisser derrière elle que des cauchemars et un goût de sang dans la bouche. Une mort qui prend aux tripes, emplit le cerveau d'une substance poisseuse, le liquéfie et le gobe. Une mort qui joue au poker menteur avec mon cœur qui refuse de cicatriser, car chaque jour je prends grand soin d'y verser l'acide de la réalité.

La douleur s'est faite mienne. Je la chéris comme un enfant. Elle est là, me protège et me berce. Elle se fait plus vive, lorsque j'ai le malheur de lui faire face. Elle brûle, se débat, mord dans ma chair et se délecte de mon sang. Elle me laisse partir, m'éloigner quelques instants puis plante ses griffes dans mes reins et me ramène à elle. La bête est en moi et veille à ce que je ne l'oublie pas. Elle connaît par cœur les mots, les musiques, les regards douloureux. Elle est cette enfant au visage innocent chantant une berceuse et arrachant, souriante, les ailes d'un papillon bleu. Parfois, la petite fille me dit dans un souffle brisé : « À toi maintenant, j'ai assez souffert. » Alors les foudres de cette douleur s'abattent sur moi, comme un coup de poing en plein ventre coupant le souffle. J'étouffe. Je cherche du regard une issue mais quelle peut-elle être ? La drogue m'aide à me battre et à renvoyer cette douleur pour quelques heures. Parfois l'inverse se produit, alors c'est elle la plus forte.

Elle me prend à la gorge, me renvoie en arrière vers les moments les plus sombres, vers les terreurs les plus noires. Elle se délecte de mes larmes, se nourrit de mes vomissures, s'insinue dans tout mon corps pour n'en faire qu'une plaie énorme, gigantesque, suintante, qui se répand dans mon âme jusqu'à l'asphyxier. C'est la guerre en moi, une guerre contre moi, contre ces images qui sont moi. Cette gamine, blessée et meurtrie par un monstre cherche une issue, prie pour qu'on la sauve, hurle et demande pitié. Elle supplie et n'a plus la force de combattre. Une gamine qui saigne, salie au plus profond d'elle, une gamine qui pleure et demande pardon de n'avoir pas su lutter, pardon de ne pas avoir été assez forte. Elle grandit en moi. Je l'entends pleurer. Je la sens souffrir. Je la prends au creux de mes entrailles et la berce. Sa terreur devient mienne. Elle me submerge et m'étouffe d'un goût de sang car je mords mes lèvres pour ne pas crier. Dans ces moments, la mort vient danser devant moi. Elle me charme, me sourit, m'appelle. Elle connaît si bien les gestes et les mots. Subjuguée, je m'approche. Elle plante ses doigts dans ma plaie et creuse. D'autres images remontent de cette plaie béante. Des images d'autres viols, des images de sexe, de drogue. Des images où mon corps n'était qu'une poupée muette, torturée et consentante. Monstre de lâcheté. Poupée désarticulée par ces hommes qui jouaient avec. Poupée dont on a enlevé toute fierté. Sexes brûlants qui font mal. Sexes inconnus, assassins, meurtriers. Des sexes comme des couteaux qui pénètrent, abîment, découpent en morceau mon corps de jeune femme et le vendent au plus offrant. Puis pour m'achever, des images de mort. Sa mort. Ma mort. Son corps sous ce drap. Cette odeur. Les images de son sourire se fondent dans le rictus de son cadavre. Corps désarticulé. Muet. A-t-il eu peur ? Pendant la chute, à quoi a-t-il pensé ? Je vois son corps, mon amour, seul au fond de cette eau froide. La nuit, le noir et plus rien.

Pourquoi ? Pourquoi lui ? Est-ce moi à travers lui que l'on a voulu atteindre ? Le sentiment de l'avoir tué, de ne pas avoir été là me ronge comme un cancer. Cette certitude me tue : ma présence l'aurait sauvé. Nos chemins se seraient peut-être séparés, mais pas comme ça.

Je cours sur une longue route droite. Il fait nuit. Il n'y a pas âme qui vive. Je tombe à genoux. Je hurle son nom. Je supplie. Il faut qu'il revienne. Il faut qu'il vive. Pour lui. Pour moi. Je hais ce monde. Je hais ma vie. Je hais les autres. Je suis morte. Mon cœur est sec. Rien n'y poussera plus jamais. Ils l'ont découpé et vendu en même temps que mon corps. Vampires, ils mangent, se délectent de ma chair. J'ai mal au ventre. Ma gorge se noue. Je vomis. Je veux dormir. Recroquevillée sur mon lit, mes mains l'une dans l'autre, mes genoux repliés sur ma poitrine. Position du fœtus. Ventre de ma mère duquel jamais je n'aurais du sortir. Pas pour vivre ça. Mon rêve commence. J'écoute cette musique entêtante. Je sens les basses rebondir dans mon ventre. Les paroles transpercent mes tripes. L'effet de la drogue n'a jamais été plus fort.

Une petite fille rit. Elle court. Elle chante. Une petite fille pleure. Violée. Elle a mal. Elle a peur. Elle souffre. Mes larmes inondent mon visage. J'attrape le couteau. La lame glisse sur mes poignets et déchire ma peau. Elle s'ouvre sans bruit, consentante. Le sang gicle fort, puis se transforme en ruisseau régulier. Le soleil essaie de percer à travers les volets. J'ai froid. La vie ne vaut pas d'être vécu. C'est une putain qui te baise, te baise et te rebaise jusqu'à ce que tu en crèves, mais ne t'achève pas. Elle te laisse là, le souffle coupé, le corps et le cœur brisés. Elle te regarde te vider de ton sang et se délecte de cette vision : un corps recroquevillé sur lui-même, hurlant à la délivrance. Mon sang noir coule sur mes mains. Je sens les battements de mon cœur sur mes poignets. Les images se mélangent.

Je revois ces hommes qui tournent autour de moi. Je vois leurs corps bouger sur moi. Je sens mon sexe et mon ventre se tordre de douleur. Je ne peux plus supporter ces images. Je vois les larmes rouler sur mes joues, ils sourient. Je voudrais tout effacer, tout recommencer. Avoir la force de dire non. Avoir la force de lutter contre ce monstre. Avoir la force de mourir pour de bon. Je suis fatiguée d'être seule et de vivre. La mort m'emporte, je la sens dans mon dos. Je l'entends : « Encore un souffle ou deux et tu seras à moi. »

La mort a pris le visage de cet homme aux yeux froids qui me regardait pendant que le monde me baisait. Cet homme, c'était elle. Je voudrais le retrouver et lui dire : « Tu vois, je suis vivante. Tu n'as rien pu faire contre moi. Je suis toujours là. » Et je voudrais le tuer. Le tuer doucement. Lentement. Le vider de son sang comme un porc et le regarder crever.

Où est ma place ? Qui suis-je ? Un monstre, une plaie, une folle. Rien n'a d'importance. Tout n'est que mensonge et douleur. Ils ont gagné car j'ai gagné. J'ai fait de moi un monstre sans cœur, une pure douleur. Ils ont gagné. Ils m'ont tué. Je suis restée sur le sol, dans cette allée. Je suis par terre. Je pleure. J'ai peur. Personne ne voit cette fillette. Tout le monde la piétine. Elle a froid. Elle est seule depuis tant d'années. Le soleil est mort, à quoi bon vivre.

Je me sens seule.

Vide.

Sale.

Abandonnée.

Inutile.

Moche.

Monstrueuse.

Mutilée.

Chapitre IV

LA MORT D'UN ANGE

Et puis,
un jour, celui qui t'a réappris la vie s'efface de la réalité, brutalement. Toi, la ressuscitée, tu veux mourir, mais tu ne peux pas, tu ne peux plus. Comment re-mourir ? Tu te dis « C'est ma faute, j'aurais dû être avec lui. Il était là pour moi. Putain, mais où j'étais, pourquoi je n'étais pas avec lui ? POURQUOI ? »

Il voulait sortir, mais ce soir-là, tu étais fatiguée, alors tu es restée chez toi. Après une soirée bien arrosée avec ses amis, ils rencontrent des types. Ils discutent, se disputent puis en viennent aux mains. Ces mecs les attrapent et les jettent dans l'eau, lui et son copain. Il s'enfonce à jamais dans l'eau froide d'un fleuve indifférent. Hydrocution. Le téléphone sonne en pleine nuit. C'est son copain :

- Il n'est pas chez toi ?
- Non, qu'est-ce qui s'est passé ?
- Rien, rien, je te rappelle.

Et puis,
rien.

Tu attends une semaine. Le téléphone sonne en plein jour : sa mère. Elle pleure.

- Ils l'ont retrouvé. Viens avec moi, je n'ai pas la force.

Arrivés à la morgue, un homme te dit :

- Attendez là.

L'odeur te prend à la gorge et ne te quitte plus. La porte s'ouvre sur un long couloir. Annie perd connaissance. Un infirmier lui donne de l'eau. Elle s'accroche à moi.

- Vas-y, moi je ne peux pas.

Alors tu avances mécaniquement. Le couloir est si long qu'il s'étire à chaque pas. Tu ouvres enfin la porte. Il y a un flic et un autre type. Et l'odeur.

- Ça va, Mademoiselle ?

Tu ne réponds car si tu ouvres la bouche, tu vomis.

Le flic te dit :

- Il a passé plusieurs jours dans l'eau. Alors, entre les hélices de bateaux et les poissons, ce n'est pas joli à voir.

Il soulève le drap. C'est lui. C'est moi. Je vomis. Sa mère arrive, hurle en s'accrochant à moi. Je n'arrive plus à respirer. On m'emmène. Les murs tournent. Je ne respire plus. « Papa ! Il est là ! Papa, je suis morte. Aide-moi ! Il est là ! » Ils m'emmènent au-dehors. Je ne respire plus. On traverse la route pour aller à l'hôpital. On met un masque sur ma bouche.

J'entends mon père hurler :

- Mon bébé ! Mon bébé, reste avec moi !

Les infirmières appellent les médecins. « J'ai froid. Laissez-moi, je suis morte ». On te fait une piqûre, on te met des claques. On emmène papa.

Noir.

Le lendemain, tu rentres chez toi. Toute ta famille est charmante, mais te regarde avec suspicion, comme une étrangère. Le soir, tu pars te coucher. Mais avant, tu prends ce qui t'est nécessaire dans l'armoire à pharmacie et une bouteille d'eau. Tu allumes des bougies dans ta chambre. Et tu avales. Tu avales tout. Tu te suicides, mais on vient te sauver. Ma mère entre dans ma chambre. Je l'entends très loin qui hurle. Je ne sens pas ses mains sur moi, mais elle me soulève. Papa arrive.

Soren aussi. Retour à l'hôpital. La seule chose dont je me souviens, c'est lui. Il est là. Il est beau. Il te prend dans ses bras. Il est à côté de papa.

Le lendemain, après une nuit à purger toute cette chimie, ton père te dit :

- Ne me fait plus jamais ça.

Tu vois cet homme immense pleurer. Tu l'entends te dire :

- Je t'aime.

Maman pleure. Soren aussi. Ma mère n'arrêtait pas de répéter :

- Mais qu'est-ce t'as fait, mon bébé, mais qu'est-ce que t'as fait...

Retour chez toi, sous haute surveillance. Soren passe ses nuits dans ma chambre, il me parle. Il me dit qu'il m'aime, me montre des photos de nous enfants, innocents, vivants. Quelques jours plus tard, l'enterrement. Mon père ne veut pas que j'y aille. J'y vais quand même et il vient avec moi. Je suis allée au cimetière, je n'avais pas la force pour le reste. Je garde le souvenir d'une boîte de bois clair, du bruit mat de la terre tombant dessus, d'être debout au bord de ce trou avec l'envie d'y glisser. Il y avait du vent, il faisait beau, un gros nuage blanc flottait mollement. Je suis tombée à genoux, les yeux fixés sur le cercueil de mon sauveur. Personne ne m'avait jamais dit que les anges pouvaient mourir.

La drogue me faisait supporter son absence, la morgue, l'odeur du formole, la table, le drap blanc, son visage meurtri. Mon Ange. Mon pauvre Ange. Mon amour. Ma vie. Personne ne m'avait jamais dit que les anges pouvaient mourir. Comment vivre ? Comment vivre sans lui ? Je suis lui. Je suis morte. J'ai le sentiment pourrissant de mon absence mortifère. Je l'ai tué, je l'ai contaminé avec mon destin pestiféré. J'ai cru être guérie. Ce n'était qu'une rémission. Je l'ai souvent imaginé dans cette eau froide. J'allais sous le pont et je regardais l'eau s'écouler. Je le voyais, mon Ophélie, dans de sombres reflets. Je l'ai souvent imaginé seul dans cette eau froide. Seul dans le noir, dans le froid. À quoi a-t-il pensé ? Personne ne m'avait jamais dit que les anges pouvaient mourir.

Maintenant que tout remonte, je me sens mal. J'avais trop oublié. Tout était là, caché en moi. Ça me prend à la gorge et me donne envie de rendre mon âme. Je crois que je suis folle. Souvent, je parle à Esteban. La nuit, je suis dans ses bras. Curieusement, la vision macabre de son corps a disparu. Elle est restée longtemps ancrée en moi. Quand je pensais à lui, je le voyais avec ce visage abîmé, meurtri et boursoufflé. Puis un jour, il était là, beau, avec le visage que je lui avais toujours connu. Je ne sais pas si j'imagine la chaleur de sa présence près de ma peau. Je ne sais pas, ne vois pas, je le sens en moi. Il avait une façon de me regarder qui m'étonnait toujours, avec un air surpris et ravi. Comme s'il n'arrivait pas à croire en ma présence. Souvent je le surprénais à me regarder, il souriait. Je lui demandais : « Quoi ? » Il répondait : « Rien. Je t'aime. » Putain, il me manque. Il me manque tellement. Sa voix, son regard, ses mains, son corps. Je me rappelle nos éclats de rires. Il riait à pleine gorge, d'un rire fort et franc. Il aimait la vie, le soleil et la mer. Il n'avait pas beaucoup d'ami, que sa mère. La pauvre a définitivement perdu la tête. Elle fut internée après la mort d'Esteban. J'allais souvent la voir à l'hôpital. Elle me reprochait la mort de son fils. Elle me disait : « C'est ta faute. Tu aurais dû être avec lui. » Car je l'avais laissé seul, il était mort. Comment a-t-elle su ? Elle avait un tel regard, une telle haine pour moi. Elle m'a giflé et m'a dit que j'aurais dû mourir à sa place, que je méritais une mort lente et douloureuse. La pire des morts, elle me la souhaitait.

C'était ma faute, je n'étais pas digne de l'amour d'un ange. Il me fallait payer.

I n t e r m è d e I I I

Une nuit, j'étais seule dans les rues de la ville. Je me demandais si j'avais maintenant la force de résister à un viol. Je sais que oui. Je suis assez forte pour me défendre. Parfois, j'aimerais qu'un homme vienne et essaye de me violer pour voir ma réaction. Pour voir si je suis encore lâche comme je l'étais à quatorze ans. En fait, j'aimerais que ça arrive, pour libérer ma vengeance et le tuer. Je suis folle ! Ces envies de meurtres m'effraient. Je sais être capable de tuer quelqu'un. Ce qu'hier je n'ai pas eu la force de faire me manque aujourd'hui. J'ai envie de tuer un homme avec un couteau, lui planter dans le ventre et sentir son sang couler sur ma main, le regarder droit dans les yeux, jouir de sa terreur et voir sa vie partir. Ce genre de scène me fascine dans les films. Quand on voit quelqu'un mourir, tué d'un coup de couteau, son regard quand la lame pénètre son ventre, sa surprise, son incrédulité face à la morsure de la froide brûlure. Mon frère voulait m'offrir un couteau pour mes vingt ans, comme le sien, avec un étui qu'on porte à la ceinture. J'ai refusé par peur de m'en servir un jour.

Parfois je voudrais être capable de tuer simplement en regardant quelqu'un. D'un simple regard. Pas un mot, pas un geste, un regard.

Chapitre V

S o u v e n i r s

C'est fou, je n'arrive pas à retrouver le prénom du salopard qui me faisait faire des soirées et me fourguait ma came. Je crois qu'il se faisait payer pour moi et les autres. Je n'arrive pas à me souvenir combien de filles il m'a présenté. Le seul visage dont je me souviens est celui d'une fille vivant dans mon quartier, revue chez le médecin. Elle était en classe avec mon frère. Son père l'avait violée et elle était tombée dans la came. Elle se piquait. Quand je l'ai revue, ça m'a fait un choc. On ne s'est pas parlé tout de suite. Elle m'a attendu en bas de l'immeuble, et nous avons discuté. Elle avait le visage marqué, elle était maigre. Elle m'a dit qu'elle avait le sida et qu'elle avait contaminé son petit garçon de 2 ans. Elle m'a dit que le type des soirées était en tête. Je lui ai demandé si elle avait arrêté. Elle m'a répondu un « Oui » pas assuré. Elle était dans la merde maintenant et il fallait trouver une solution. J'avais peur qu'elle me dise laquelle. Je n'en voyais qu'une pour elle : continuer à se vendre. Rentrant chez moi, je pensais à son enfant. J'avais mal pour lui. Quelle merde ! Comment n'ai-je pas choppé cette saloperie ? Je ne sais pas. Pourtant je faisais des soirées avec elle, on se faisait baiser par les mêmes types. À moins qu'elle l'ait choppé après. Dommage, elle aurait pu faire crever pas mal de gros porcs. J'ai baisé une fois avec cette fille, les mecs autour de nous se branlaient. J'étais complètement défoncée, je n'arrivais pas à tenir debout. Alors, elle a pris les choses en main. Elle m'a couchée par terre, m'a caressée et m'a léchée. J'étais vraiment stoned. Elle me disait :

- Assure, putain, assure ...

Après cette soirée, j'ai reçu une raclée par le mec qui nous emmenait.

- Arrête de te défoncer avant chaque soirée. Tu me fais chier. Je ne peux rien faire de toi. Continue comme ça et je ne te donnerais plus rien. T'iras chercher ta came ailleurs. T'as compris, sale tox !

Je me demande bien ce qu'il voulait faire de moi, ce connard.

J'ai rencontré Fred, ce salop de Fred, dans la cour de mon bahut. J'étais assise par terre, défoncée au poppers. Il savait, comme tous ceux du lycée. Il s'est assis à côté de moi et m'a parlé. Il m'a dit que la vie ne valait pas le coup, qu'il me comprenait, que j'allais avoir besoin de beaucoup de soutien, qu'il pouvait m'en apporter à travers la drogue qu'il vendait.

- Si tu en veux, je peux t'en donner. Mais en échange, il faut que tu fasses quelque chose pour moi.

Alors, il m'a parlé des soirées, de ses amis qui les organisaient. Il m'a dit qu'il n'y avait pas grand-chose à faire : être là, gentille avec eux, sourire.

- Gentille comment ?

- Bien gentille avec eux, douce, docile. Ils sont là pour s'amuser, passer un bon moment en compagnie de jolies jeunes femmes comme toi.

- Il faut baiser avec eux ?

- On verra. T'es pas obligée.

Il ne m'a pas contacté pendant plusieurs semaines, mais il m'alimentait en drogue : shit, herbe, coke. Un jour, il est venu me voir :

- Il y a une soirée, passe chez moi à 22 heures.

Je lui ai dit « Ok ». Je n'avais plus ni shit, ni coke et ça commençait à me manquer un peu.

Je lui en ai demandé.

- Je te donnerais ça ce soir. Fais-toi jolie.

Je me suis dit que c'était un signe, qu'il fallait que je le fasse. Que je devais me faire souffrir et essayer de mourir.

Je suis arrivée chez Fred. Il m'a fait monter chez lui. Il vivait avec son père, souvent en déplacement. Sa mère les avait quittés.

- T'as rien d'autre à te mettre ?

J'étais en jean.

- Ben, non.

- Bon. Viens.

Il m'a emmenée dans sa chambre, a ouvert un placard plein de robes. Il m'a regardé longuement et a pris un cintre où une robe noire était pendue :

- Tiens, mets ça.

Il a sorti du maquillage.

- Tu iras dans la salle de bain et tu te maquilleras aussi. C'est plus joli une femme maquillée.

Il est parti et est revenu tout de suite.

- Tu t'es rasée au moins ?

- Ben, non.

- OK, va dans la salle de bain.

Il m'a donné un rasoir. Je me suis rasé les jambes et les aisselles. Il était avec moi dans la salle de bain, il me prenait en photo. Je me suis maquillée. Légèrement.

- Non ! Plus !

C'est lui qui m'a maquillée. Je ressemblais vraiment à une pute ! Il m'a fait les yeux très noirs et les lèvres très rouges.

Il m'a regardée :

- Waouh ! Tu vas leur plaire !

Il m'a offert un grand verre de whisky que j'ai bu d'un trait. J'avais peur. L'alcool aidant, j'étais d'une gaîté désespérée. On s'est fait deux rails de coke et nous sommes partis.

Il m'a emmené dans une banlieue de belles et grandes maisons. On s'est arrêté devant l'une d'elles. Elle était immense. Il y avait un mec à l'entrée. Il m'a regardé de la tête aux pieds :

- Une nouvelle ! Ils vont l'adorer !

On est entrée dans la maison, l'intérieur était plus impressionnant encore. Il n'y avait pas beaucoup de lumière. J'entendais des bruits dans les pièces d'à côté. Il y avait un immense escalier. Fred m'a prise par la main et m'a conduite auprès d'un homme, apparemment le propriétaire de la maison. Il m'a regardé et a souri.

- Excellent choix.

On a bu plusieurs verres. Fred et l'homme parlaient de choses et d'autres. Je commençais à être sérieusement éméchée.

Fred s'est tourné vers moi :

- Arrête de boire !

Il m'a conduit dans une autre pièce, l'odeur de cigare était forte. Il y avait de la musique classique. Cela ressemblait à une bibliothèque. Le propriétaire de la maison était là avec un autre homme. L'autre homme m'a regardé et a regardé Fred. Il s'est approché de Fred :

- Attends, quel âge elle a ?

Fred lui a répondu :

- T'occupes.

Les deux hommes et Fred se sont assis dans un canapé. Ils me regardaient. Le propriétaire de la maison m'a ordonné :

- Tourne.

J'ai fait un tour sur moi-même. Il a demandé à Fred et à l'autre homme de nous laisser. Fred s'est approché de moi et a murmuré :

- Sois sage bébé...

L'homme s'est levé, a marché vers moi. Il est resté longtemps devant moi à me regarder. Puis il s'est mis à tourner autour de moi. Il a attrapé une de mes fesses, tout en me regardant droit dans les yeux, comme pour en tester la fermeté. Puis il a mis une main sur mon sein. Il le malaxait. Il me faisait mal. J'essayais de ne rien dire, de ne pas bouger. Je sentais l'alcool m'anesthésier. Brutalement, il m'a giflée. Je suis tombée. Il me regardait, silencieux. Je suis restée un moment à terre, à me tenir la joue. Je ne sais pas quelle colère ou quelle haine m'a donné la force de résister. Je me suis relevée et je me suis remise face à lui. Je le regardais droit dans les yeux. Je mordais mes lèvres pour ne pas pleurer. Mon oreille sifflait. L'homme a souri.

- Bien, bien.

J'avais envie de fuir, mais je me disais : « Tu ne peux rien contre moi. Je te hais. Personne ne peut plus rien contre moi ». Je décidais de ne rien dire, de ne rien faire. Je restais là, mes yeux gonflés de larmes plantés dans les siens. L'homme est allé vers la porte, s'est retourné :

- Je te briserai. Tu me supplieras.

Et il est sorti. Je suis restée seule un instant. J'avais mal à la joue. Ma lèvre inférieure était coupée à l'intérieur de ma bouche. Je goûtais mon sang. Fred est revenu dans la pièce :

- Ça va ? Tu lui as fait grand effet. Tu lui plais beaucoup. C'est fini pour ce soir, on s'en va.

Nous sommes partis. Nous sommes passés chez lui, j'ai récupéré mes affaires. Il m'a déposé en bas de mon immeuble :

- On a rendez-vous dans une semaine.

Je commençais à m'éloigner de sa voiture. Il m'a rappelé, sourire aux lèvres :

- Bébé, oublie pas ton cadeau...

Il me tendait un sachet. Je l'ai pris et je suis rentrée. Je me suis changée dans l'ascenseur. Quand je suis arrivée, mes parents dormaient. Je me suis démaquillée. Mon reflet dans le miroir me faisait horreur. Je me suis fait un shoot et je me suis endormie. Je ne voulais surtout pas penser à ce qui venait de se passer.

Je revois des visages. Des mains. Des corps. Des sexes. Je ressens ce qu'ils m'ont fait. J'ai tellement peur. Je sens la spirale s'enrouler et m'avalier. Je revois la pièce, sombre, sordide. Le sol est recouvert d'une moquette noire. Il y a des bougies partout. Il y a des coussins dans un coin. Il y a deux grands canapés rouges, un grand fauteuil, des menottes accrochées aux murs, des chaînes qui pendent au centre de la pièce et de la musique classique. Assourdissante. Il n'y a que des hommes torsés nus. Le maître des lieux est assis dans le fauteuil. Il est torse nu et porte un pantalon noir. Je suis attachée au centre de la pièce. Les hommes tournent autour de moi. Je sens leurs mains qui me touchent, me tuent. Généralement, le maître des lieux décide ce qu'ils doivent me faire. Il me fait bander les yeux. Un homme m'aveugle d'un bandeau noir. Je reste un moment sans que personne ne me touche. Je sens quelque chose de froid contre ma peau, sur mes seins.

- Tu sais ce que c'est ça ?

Je sens la pointe d'un couteau piquer un de mes seins. La lame court sur ma peau, glisse sur mon ventre. Je crois que j'ai supplié :

- Non, s'il vous plaît...

Il m'a giflée.

- Je ne veux jamais entendre ta voix ! Tu m'as compris !

Il a écarté mes jambes. J'ai senti le plat de la lame caresser mon sexe. Il a écarté les lèvres. Il a glissé le couteau. Il m'a coupé la cuisse. Il a ensuite fait entrer le couteau en moi. J'ai beaucoup saigné. J'avais tellement mal, j'avais tellement peur. Mes mains étaient agrippées aux chaînes. Il a enlevé le couteau. Il a mis sa main entre mes cuisses, des doigts en moi. J'avais mal parce que j'étais coupée. Ça me piquait. Je ne savais pas quoi faire. Je n'arrivais pas à penser à autre chose qu'à la douleur. Le sang coulait le long des mes cuisses. Je pleurais. Il s'est reculé et a enlevé le bandeau. Il m'a montré ses mains, les a mises devant mes yeux. Il a étalé le sang – MON SANG ! -sur mes seins, sur mon visage.

J'ai une boule dans la gorge,

Mon estomac se tord de douleur,

Mon cœur n'en peut plus de battre,

Chaque pensée est un choc, une blessure.

Je ne veux plus entendre

Ces musiques tourner dans ma tête,

Toujours les mêmes mélodies.

Je ne veux plus voir

Les regards de ces hommes, plein de haine, plein de mort et de rage,

Ces regards ne me quittent pas.

Des mains s'abattent sur moi,

Ces mains blessent, tuent, raniment et achèvent.

Des sexes brûlent, torturent, se glissent en moi et me déchirent,

Ces sexes jouent avec mon corps,

Entrent et sortent, sans besoin d'aucun accord.

La terreur déforme mon visage,

Ils la recherchaient, l'ont eu et s'en délectent.

Je revois cet homme avec du sang sur les mains,

Caressant mon corps et le recouvrant de mon sang,

Mon visage plein de sang.

Je sens couler entre mes cuisses le flot de ma vie qui roule hors de moi.

J'ai mal. Mal.

Ces images sont là. Je ne peux plus respirer. Je ne peux plus parler. Ma gorge va exploser, il faut que je hurle, mais je ne peux pas. J'ai mal. Au ventre, à la tête. J'ai. Mal. Mon Dieu, enlevez ces images de moi. Je ne peux plus les supporter. Je ne peux plus vivre avec. Il faut qu'elles partent, qu'elles sortent. Je vomis, mais tout est encore là. Tout est si présent en moi. J'ai l'impression que c'était hier, que c'est aujourd'hui, maintenant. Je sens mon sexe brûler, mon corps coupé, mon sang couler. Mes yeux ne veulent plus voir.

Il faut enlever mon cerveau, le mettre à l'arrêt. Trop d'images remontent. Je ne suis pas prête. Je ne veux pas. J'ai peur. Peur.

Leurs mains armées de godemichés, de bouts de bois rond. Que font-ils ? J'ai mal. Je me souviens d'une nuit où ils m'ont attaché au sol, les jambes écartées. Ils ont pris une chaise et ont fait entrer un pied de la chaise en moi. Ils riaient. Ils riaient tellement. Ensuite, ils m'ont pissés dessus. Ils étaient quatre ou cinq.

J'avais de la pisse partout sur le corps, sur le visage, dans la bouche, dans les yeux. L'un d'eux s'est allongé sur moi, m'a baisé. Puis un deuxième. Puis un troisième. Comment ai-je pu accepter ? Comment ai-je pu faire ça ? Je ne peux plus.

Je me souviens d'un tableau, dans la pièce. Je me demande s'il était vraiment là. Je me rappelle une femme vêtue de blanc, avec une ombrelle. Elle portait une robe en dentelle. Elle était sous les arbres au bord d'un lac ou d'une rivière. Les couleurs étaient très douces, pastelées. Je crois que je l'ai inventé. Elle n'allait pas du tout dans le cadre. Elle me souriait. Elle n'avait rien à faire là. Elle était juste dans ma tête.

Il arrive un néant où ta haine est si libre que tu n'existes plus, que le monde s'efface derrière ta nuit. Tu n'es plus rien, tu dérives. Un jour, on te met la tête devant un miroir :

- Regarde-toi !

Mon frère a fait ça. Il a sorti des photos de moi quand j'avais quinze ans.

- Regarde ! Tu sais être jolie. Fais quelque chose.

Du haut de ces deux ans de moins que moi, il m'a donné une grande leçon d'amour et de confiance. Il a trouvé les mots qui m'ont fait du bien, qui m'ont fait du mal :

- Si tu veux de l'argent, j'en ai un peu de coté. Si tu as besoin, je suis là.

On a passé la nuit ensemble à parler. J'étais dans les bras de mon petit frère et je me sentais en sécurité. Presque lavée de toutes les merdes que j'avais pu faire, par la seule force de son amour, de sa présence. Il m'a dit « Je t'aime », et s'est endormi en me serrant contre lui. Alors du jour au lendemain, tu arrêtes de fréquenter les ordures de ton quotidien. Tu arrêtes de te défoncer, donc tu arrêtes la drogue et l'alcool, donc tu arrêtes de vendre ton cul. Tu rencontres des gens bien. Des mecs bien. Mais tu te rends compte un beau jour, que de tous les mecs qui ont croisé ta route, tu n'en as aimés aucun. Alors tu te mets à chercher. Une course vers je ne sais quoi. Peut-être l'ai-je cherché lui, à travers toutes les nuits, à travers tous les autres. Tu rencontres des garçons gentils, attentifs (bien peu), pour une nuit, une semaine, quelques mois. Mais, il n'y a rien. Tu baisses, tu jouis (pas tout le temps). Tu entends leurs « Je t'aime » et les tiens ressemblent à des « Passe-moi le sel ». Rien de plus. Tu te sens vide. Tu ne sens aucun sentiment. Tu te dis : « J'y suis. Je ne ressens plus rien. »

Certains m'ont fait sourire et rire mais cela ne venait pas d'eux. Je riais car chaque jour le soleil se levait sur une nuit sans horreur. Je souriais car chaque matin, je ne voulais plus mourir avant demain.

J'ai passé sept années avec David. Mais sept ans, c'est long sans aimer. Un matin, je me suis réveillée sachant qu'il fallait que je le quitte aujourd'hui. Je l'ai quitté en quinze minutes. Sept ans en quinze minutes. Je crois l'avoir tué ce jour-là. C'était un garçon plein de problèmes. Il me prenait pour une bouée de sauvetage. Sa sœur était morte à quatorze ans, lors d'un accident de voiture. Il n'avait que sa mère parce que son père était alcoolique. Ses parents m'ont prise pour la fille perdue retrouvée. Trop lourd à gérer pour moi. Trop compliqué. Je n'avais pas besoin de ça.

J'en voulais à Esteban de m'avoir laissé, de n'avoir pas lutté, d'être parti sans moi. Comme ai-je pu lui en voir ? Mon pauvre ange. Je le détestais au plus profond de moi. Une nuit alors qu'un inconnu me baisait durement, j'interpellais Esteban : « Regarde, c'est à cause de toi tout ça. C'est de ta faute et c'est bien fait pour nous ! »

Je sentais cette haine enfler et me donner la force de survivre, cette haine de lui, de moi et de tous les autres.

Pauvre conne !

Je ne m'aime pas. Je ne trouve pas d'excuse à ce que j'ai fait et à ce que je suis. Qu'ai-je fait de bien dans ma vie ? Que restera-t-il de mon passage ? Rien ! Absolument rien !

Souvent, je me mets nue devant un miroir et je m'observe. Je me déteste. Je déteste ce corps imparfait. Comment un homme pourrait-il m'aimer alors que j'en suis incapable ? Comment pourrait-il désirer un corps si laid ?

La seule chose de jolie chez moi, c'est mon visage. J'ai gardé mon visage d'enfant. Les traits se sont creusés, seul le regard a changé. J'ai le sentiment qu'en me regardant droit dans les yeux, je pourrais tout revoir comme un film qui passe en boucle. Certaines nuits, devant la glace de la salle de bains, je vois ce film, les images se succéder : ma vie n'est qu'une suite d'erreur, de terreur et d'horreur.

Je me demande où sont rangés les bons souvenirs de ma vie : mes sourires d'enfants, mes joies, mes grandes peines de petites filles, mes premiers amours, mes découvertes. Je sais où ils sont : mélangés à l'immonde, ils s'enfuient de ma mémoire. Il me faut réussir à les trier, pour retrouver mes belles images, mes tendres souvenirs et m'y plonger quand tout va mal.

Intermède III

Voilà ma vie. Tu es la seule personne sur Terre à me connaître aussi bien. Tu voulais tout avoir, tu as tout. D'avoir tout donné, je me sens vide, mais soulagée. Je ne sais pas pourquoi je te donne tout ça. Jamais je n'avais pensé qu'un jour cela sortirait. Peut-être était-ce le moment ? Peut-être fallait-il que ce soit toi ? Peut-être, car tu lui ressembles corps et âme. Le plus frappant, ce sont vos regards : vous avez la même façon de me regarder quand nous sommes seuls.

Peut-être parce que tu es comme lui : d'ici et d'ailleurs.

Chapitre VI

UNE FAMILLE

À dix-sept ans, je passais beaucoup de temps à regarder vivre ma famille. J'étais spectatrice. Je les regardais parler, vivre, aller et venir. À dix-sept ans, j'avais appris par cœur les rides creusées par la vie dans le visage de mon père. J'avais appris ses regards de peur, ses regards de haine. J'avais appris à comprendre la moindre inflexion de voix, le moindre changement d'attitude qui laissait paraître son malaise, sa douleur. La montagne pouvait trembler. Ses regards sur moi étaient d'une telle violence. Il m'a enseigné l'amour dans la violence, car il lui était impossible de dire les mots lourds des événements de notre vie.

Quand j'ai eu dix-huit ans, mon père a eu malaise. Il fut transporté d'urgence à l'hôpital. Nous avons appris la nouvelle, mon frère et moi, en rentrant des cours. Je ne sais pas comment j'ai eu la force de porter ma famille à bout de bras. Mon frère et ma mère étaient tétanisés. Je ne sais pas quelle volonté m'a fait résister. Mon père fut hospitalisé une semaine. Durant ce temps, je me suis occupée de mon frère et de ma mère. Ma mère, si bien organisée, n'arrivait plus à faire face. Je faisais face pour elle. Ma mère avait peur, car elle ne trouvait pas ma réaction normale. Elle voulait que j'aille voir mon père, mais je refusais. Je n'ai pas mis les pieds à l'hôpital. Quand mon père est rentré à la maison, je me suis effondrée. Quand je l'ai vu là, devant moi, je me suis jetée sur lui et me suis mise à pleurer. J'ai passé la soirée la tête posée sur ses genoux. Il me caressait les cheveux.

J'ai souvent pensé à la mort de mon père, mon frère ou ma mère. L'idée me glaçait le sang et me terrorisait. Que deviendrais-je sans eux ? J'ai passé de longs mois la tête pleine d'idées noires. Alors que j'avais vingt ans, mes parents et mon frère étaient partis en vacances. Je pensais : « S'il leur arrive quelque chose, je veux être avec eux, s'ils ont un accident de voiture et qu'ils meurent, je veux mourir avec eux. » J'étais en vacances avec mon copain, j'ai sauté dans le premier train pour les rejoindre. Rien d'autre n'avait d'importance à mes yeux. Ma mère a encore pris ça pour un de mes coups de folies. Je ne leur ai jamais dit pour quelle raison j'avais tenu à les rejoindre.

Ma mère.

Je crois que je lui en veux toujours de n'avoir pas eu de gestes maternels envers moi, le jour de mon viol. J'aurais tant voulu qu'elle me prenne dans ses bras. Je garde en moi son regard horrifié, alors que je racontais ce qui venait de se passer. Elle me regardait fixement. J'avais le sentiment qu'elle me détestait. Elle n'arrivait pas à faire un seul geste vers moi. Elle est restée là sans rien dire, sans rien faire. Elle s'est mise à pleurer et a juste dit :

- Mon Dieu, non...

Elle n'arrêtait pas de répéter cela. Je ne sais pas quelle réaction une mère peut avoir lorsque son enfant est violé. Je crois que j'aurais envie de le reprendre dans mon ventre, le serrer contre moi, à l'intérieur. Je ne sais pas. Après avoir été ma rivale pour l'amour de mon père et mon ennemi, aujourd'hui ma mère est ma meilleure amie. Je l'ai détesté durant tant d'années. Ma propre mère. Comment ai-je pu ? Elle qui m'a donné la vie, qui m'a aimé. Je suis un monstre.

Elle a voulu que je fasse des séances de psychologue à l'âge de 16 ans. J'y suis allée une fois, pour lui faire plaisir. Je me suis retrouvée devant une femme. Elle me parlait. Je n'avais rien à lui dire. Au bout d'un moment, je lui ai dit.

- Bon, tes parents t'ont laissé là une heure, que veux-tu faire ? Un dessin ?

J'ai pris la feuille qu'elle me tendait. Tranquillement, j'ai dessiné un visage de femme dans un cadre brisé.

Elle a compris que c'était une photographie déchirée de ma mère, et a donc conclu que j'avais un grave problème avec elle. Quand la psychologue a expliqué mon dessin et ses conclusions à mes parents, ma mère a fondu en larmes. J'ai regardé la psychologue en lui disant :

- Ce n'est pas une photo, c'est un miroir tourné vers moi.

Elle m'a regardé d'un air étonné et grave :

- Ah ? Et pourquoi as-tu dessiné cela ?

- Au prix où vous facturez vos séances, c'est à vous de me le dire. Mais vu que mes parents n'ont pas d'argent à foutre par les fenêtres, on ne le saura jamais.

Je suis parti. Mes parents m'ont rejoint trente minutes plus tard. Mon père a dit qu'il me fallait y retourner. Je l'ai regardé droit dans les yeux :

- Jamais ! Allez-y, vous en avez autant besoin que moi, si ce n'est plus ! À ce soir.

Je les ai quittés, partant seule de mon côté. Je ne suis jamais retournée chez cette psychologue. J'aurais peut-être dû.

Chapitre VII

LUTTES & DELIVRANCE

La nuit monte des entrailles de la terre, elle colore le ciel en rouge sang, avant de le teindre en noir. D'abord comme une rumeur, incertaine et lancinante, elle se glisse hors des égouts de la ville pour surprendre l'inconscient au détour d'une rue. Timide et silencieuse, elle nous prend par surprise, comme une maîtresse trop attentionnée, étouffante, à laquelle on ne peut échapper, comme une logique implacable. Puis bruyamment, bousculant tout, assommante par ces éternelles répétitions, elle rabâche, mâche et crache ses ténèbres. Je la vois qui me regarde. Je connais ce combat pour l'avoir mené maintes et maintes fois. Elle me tourne autour. Temps d'observation avant l'attaque. Elle patiente. Elle n'attend pas que j'oublie sa présence, l'ignorance est mon refuge, l'oubli mon asile. Mes journées se passent en courant. Ne pas s'arrêter, ne pas regarder derrière. Non. Elle attend que je la regarde droit dans les yeux. Je la fixe et tout mon être prend conscience de sa présence. Je me laisse encore un peu de répit avant le combat, quelques minutes. Je tourne en rond entre ces murs. J'occupe mon esprit, le pousse à s'intéresser à ce qui m'entoure. Pas encore, je n'ai pas la force. Elle est toujours là, patiente comme une mère, douce comme un poison. Elle ne me quitte pas des yeux. Elle attend. Sa présence s'accompagne d'une odeur âcre de soufre, une odeur d'enfer que je connais bien. Le ciel s'assombrit. Lui aussi semble vouloir être de la partie. Mais il n'est pas de taille à se mesurer ni à elle, ni à moi. Elle me regarde toujours. Elle a ce sourire d'enfant presque innocent. Elle fredonne cette vieille chanson ridicule qui berçait mes nuits les plus sombres.

Oh oui, nous sommes de vieilles connaissances.

Pour la défier, je me rends à l'inévitable. Malgré la peur qui me tiraille, je plonge mon corps dans ce lit froid. C'est le lieu de sa puissance. Je sens ses mains se poser sur mes chevilles. Elles glissent sur mon corps, le caressent doucement. D'abord tendue, je lutte contre son charme. Elle se presse plus fort contre moi. Elle embrase mon corps. Elle me donne confiance. J'ai beau savoir, j'ai beau connaître par cœur son manège, elle connaît bien mes faiblesses. Elle berce mon âme, la pénètre et la courtise. Elle la réchauffe malgré les draps glacés. Elle lui fait rendre ses plus belles images comme on vomit après une nuit de bonheur trop intense. Mon corps se détend. Elle gagne, je m'endors. Le froid me saisit. Nous y voilà ! Le combat commence.

J'ai laissé mon âme entrouverte, elle en profite pour y plonger ses ongles sales. Je sens ses mains froides tordre mon corps. Elles creusent mon ventre et le déchirent. Elles tordent mes seins, s'accrochent à ma gorge. Elle étouffe mon cœur. Elle fait remonter du plus profond de mon être les pires images. Les pires tourments, elle les connaît. Unique témoin de mon passé, elle, mieux que quiconque, sait. J'étouffe. Les draps, trempés de ma sueur, deviennent rouge sang. Elle me déchire. Elle creuse mes entrailles et pose le tout sur mon visage. Un goût amer emplit ma bouche. J'étouffe. Je lutte de toutes mes forces. Je lui dis qu'elle est belle, qu'elle est mon alliée. Je la supplie de me prendre dans ses bras. Lamentable corps décharné, âme meurtrie et putride.

Nous sommes de trop vieilles connaissances.

Comme une mère qui, malgré elle, fait souffrir son enfant, elle se plie et m'offre son sombre abri. Elle me porte en son sein et berce mes pleurs. Elle me cajole, et me cache.

Nous sommes de bien trop vieilles connaissances.

Une amie fidèle qui revient sans cesse, quoi qu'il arrive. Enfin, tu es là. Cache-moi. Te souviens-tu la première fois ? J'étais si jeune. Ma cachette, mon seul abri. Contre tous, contre moi.

Je suis seule.

Tout autour de moi, une terre noire et brûlée.

Rien.

Où suis-je ?

Je marche au milieu de ce nul part familier. Je cours pour voir plus loin.

Cette terre est plate et hostile. Sans relief. Sans rien.

Je me rends compte avec effroi que je connais cette terre.

J'ai peur. Mon sang se glace.

Ce n'est pas possible.

Cette terre...cette terre, c'est ma vie.

Il n'y a rien. Pas le moindre signe d'existant.

Je suis seule, au centre de rien.

Je cherche quelque chose qui pourrait éclairer cette terre.

Je tombe à genoux,

Le ciel est gris. Rien n'y vole

Je pleure mon corps. Je pleure ma vie.

Recroquevillée contre mon ventre.

Comment est-ce possible ? Qu'ai-je donc fait ?

Ma tête tourne, mes idées tourbillonnent et disparaissent.

Je ressens les battements de mon cœur comme des coups de fouet. Je les sens au plus haut de mon dos jusqu'au creux de mes reins. Je me consume.

Suis-je morte ? Vais-je mourir ?

Je pleure.

Je regarde vers le ciel, dernier recourt, dernier repère. Oh mon Dieu...

Mes larmes m'étouffent, elles écrasent ma gorge dans un étau. Ce n'est pas possible, ce n'est pas moi, pas ma vie. Il n'y a rien, plus rien.

Où sont les jardins où je courrais enfant ? Où sont les gens que j'aimais ? Où sont les bras de mon père ? Où est le soleil ?

Je vous en prie, je vous en supplie... Aidez-moi..... AIDEZ-MOI ! ! ! !

Des visages se collent à moi. Tout autour de moi. Ma famille. Mes amis. Je vois leurs visages se décomposer et tomber. Leurs yeux fondent. Leurs mains me supplient de les aider. Ils s'accrochent à moi. Je suis terrorisée. J'essaie de me dégager. J'ai froid. Mon sang se fige, glacé, et découpe mes veines.

Oh mon Dieu...

J'arrache mes cheveux qui partent par poignées. Je vois mes mains devenir vieilles. Ma vie bascule dans un cauchemar, il faut que je me réveille. Mon corps n'a jamais eu aussi mal, ma peau se décompose. Un bébé pleure. C'est moi bébé. Mes yeux sont crevés. Le sang jaillit de mes entrailles d'enfant. Je regarde mon ventre : une plaie béante. Mes viscères tombent de mon abdomen et pendent le long de mes jambes.

NON ! Maman ! MAMAN ! AIDE-MOI ! ! !

Je sens mes corps se déchirer. Les hurlements du bébé crèvent mes tympans. Un rire rauque, presque sourd s'empare de moi. La folie me gagne. Les ténèbres pénètrent en moi avec violence. Je sens mon corps à leur merci. Mon corps se soulève. D'abord une caresse presque intime, quelque chose sort d'entre mes cuisses, de ma gorge, de mon nez, de ma bouche, de mes oreilles, de mon cul. Déchirée de spasmes, je dégueule cette haine, ce mal moi, je le chie et le ravale aussitôt.

Des griffes arrachent la peau de mes seins et de mon ventre. Des griffes s'accrochent à mes reins. Elles écartent mes cuisses en y plantant leurs lames. Le diable m'a retrouvé. Il entre sa langue de feu dans mon vagin. La brûlure est insoutenable. Son regard est planté dans le mien.

« Regarde-moi. C'est ça. Regarde-moi bien. Tu n'es rien. Je pompe ta vie. Tu n'es rien. Je mange la chair de ta matrice. »

D'un coup, mon cul se déchire. Sa deuxième langue est entrée dans mon anus avec une telle brutalité que du sang a jailli de ma bouche. Il sourit. J'ai les membres écartés, tous les orifices à sa merci. Les griffes décollent mes pieds. Mon sang coule maintenant comme une fontaine mortifère. Il me soulève, m'arrache à cette terre qui est ma vie. Tout disparaît. Tout devient plus noir encore. Le néant tourne autour de moi. J'étouffe. Mon sang coule de tout mon corps. Il est lacéré. J'étouffe. Les veines de mon cou sont tendues comme si elles allaient le transpercer. Dans un ultime effort, ma bouche s'ouvre pour lâcher un cri désespéré. Je l'entends hurler de rire. Il a gagné. Tout tourne encore plus vite.

Le vent caresse mon visage, je ne respire plus.

Mon sang envahit mon cerveau et le noie. Je tombe au fond du gouffre.

Je n'ai plus la force de supplier. Des éclairs fouettent mes yeux.

Je ne veux pas mourir.

Je sens les larmes couler de mes yeux, elles brûlent mes joues comme l'acide.

Je ne veux pas mourir.

Je tombe. La chute n'en finit pas...

Je revois les éclairs de ma vie.

Il arrache mes paupières. Je ne peux plus m'aveugler.

Il vomit dans mes yeux et dans ma gorge.

"Regarde... Regarde-toi misérable chose. Regarde-toi telle que tu es..."

Je vois des mains qui essaient de m'attraper. Elles me griffent. La douleur m'empêche de crier. Mon sang hurle de douleur à mes oreilles. La chute continue. J'entends une voix familière et aimée. Sa voix. Elle est loin... Je ne le vois pas. Je ne peux que l'entendre. Loin. Trop Loin.

NNNNNNNOOOOOONNNNNNNN !!!

Je l'entends qui pleure. Je tombe. Je tombe. Je m'enfonce dans les ténèbres. Je sens ses dents dévorer mon corps. Je suis chaque morceau de chair qu'il mâche. Je ressens chaque morsure, chaque coup de dents.

Je tombe.

Je tombe

Tombe.

Tombe.

Et puis,

plus rien.

L'appartement résonne de cette lourde absence. En gestation, j'attends que la bête sorte de moi. Mais il n'y a pas de bête en moi, juste une enfant. Cette découverte, comme une révélation, libère mon esprit et le laisse disponible pour une recherche plus profonde de moi. Je crois en l'amour. Mais quel est-il ? L'amour de qui ? L'amour de moi ? Je me regarde, une femme à l'âme d'enfant. Croissance brisée par la douleur et la violence. Je ne comprends pas cet amour qui m'étouffe et dont j'éprouve un besoin physique, moral et psychologique. Cette force en moi : l'Amour, et aussi une haine profonde pour les autres, s'atténuant. L'Amour est toujours plus fort, plus ancré, plus nécessaire, comme une deuxième peau. Je porte mon amour à fleur de peau. La petite fille en moi souffre moins. Je n'attends plus rien de personne. Les choses que je veux, je dois les prendre, les construire, les créer. Je veux de l'amour, je veux qu'on m'aime, je veux aimer plus que tout. Qui mieux qu'un enfant ?

Pour combler son manque d'amour, la femme voudrait un enfant. Mais l'enfant en elle a peur que cet amour tue, détruise ce lien invisible, ce cordon ombilical. Comme pourrait-il en avoir un second ? Déjà, je pose les mains sur mon ventre, poche de vie ne demandant qu'à s'emplir. La lutte sera rude contre cette enfant en moi, qui demande tant d'attention, qui réclame tant et a pris toute la place et tout l'amour. Comme une gifle en plein visage, je me rends compte que je m'aime profondément, que je suis quelqu'un de bien, d'humain et d'agréable. Quelle joyeuse surprise ! Je ne suis pas un monstre. Mon corps est ce qu'il est. J'essaie de le modeler pour l'aimer. Ce corps de femme qui prenait trop de place et me faisait souffrir par notre commune existence. Je le regarde et je l'aime avec mon âme, avec mon ventre, avec mes mains.

L'enfant en moi commence à aimer son corps de femme. Elle n'en a plus peur, ne veut plus le torturer. Je suis forte pour deux. Le serais-je pour trois ? Elle joue avec ce corps, apprivoise ce qui en sort. Elle se délecte des immondices, me pousse à mettre les mains dans cette merde qui sort de moi, comme une enfant sur son pot, jouant avec ses excréments. Elle me pousse à accepter les déchets s'extrayant de mes viscères. Quelle vision stupide ! Une femme, avec les mains dans sa merde regarde et sourit. L'enfant n'a pas fini de jouer avec son corps. Mais le décalage entre la femme et l'enfant est trop grand. Les envies de l'enfant vont à l'encontre des valeurs, des préjugés et de l'éducation ancrés dans la femme. La femme lutte pour accepter. Elle ferme les yeux et s'abandonne. Les échanges sont riches et surprenants : l'enfant lui donne sa naïveté, la femme lui apprend la volupté. L'enfant s'étonne de voir réagir son corps sous les justes caresses que se procure la femme. L'enfant s'étonne de voir vibrer son corps entre les bras d'un homme. Car la femme aime un homme. Lui aussi cache un enfant. Les enfants en eux s'aimeront. La femme raisonne l'enfant :

« Cet homme m'aime, il saura t'aimer toi aussi, prendre sa place dans notre vie. »

L'enfant refuse, car elle a peur de perdre cet amour à jamais. La femme impose, l'enfant se tait et accepte. Elle lui donne un autre but : grandir et faire grandir, donner une vie vierge de toute douleur. La femme lui montre que la vie est belle, qu'elle mérite d'être donnée. L'enfant a peur, car un enfant, ça prend tout, ça réclame, ça risque de l'étouffer d'amour. Alors, lorsqu'elles sont en présence d'autres enfants, la femme la laisse sortir d'elle, la laisse vivre et jouer avec ceux qui lui ressemblent : « Regarde. Il te voit, te connaît. Il t'aime, sans rien demander, sans plus d'explication. Il t'aime parce que cette innocence que vous partagez se lit dans tes yeux. À travers les miens, il sait. Il te regarde et sait qu'il peut jouer avec toi car tu es une enfant. Il t'accepte. Il t'aime. »

La communion entre les deux êtres que je suis s'est fait plus intime, plus tendre : l'une ne chasse plus l'autre. Elles ont appris à partager : à faire surgir l'enfant plutôt que la femme, à faire réagir la femme plutôt que l'enfant. Cette communion me rend plus forte chaque jour, plus présente, plus confiante. La femme a longtemps ignoré les pleurs de l'enfant, car elle avait peur, elle avait honte. Aujourd'hui, elles se voient, se regardent et s'acceptent. Elles assimilent leurs passés, en construisent le présent.

La femme a lutté, poussant l'enfant à se montrer, car elle se cachait de peur de souffrir encore. Pleine de souvenirs douloureux, la femme s'est mise en quête de plaisir. Elle a exposé son corps, l'a offert, prouvant à l'enfant que les douleurs passées pouvaient être acceptées et changées. La femme donnait son corps, l'enfant restait cachée. La femme poussait l'enfant à venir voir de plus près, à s'ouvrir. La femme a pris cet homme dans son ventre. Libérant l'émotion qui tendait son corps, elle a procuré du plaisir à l'enfant qui semblait perdre pied. bercée par le chant passionné de la chair, l'enfant dévorait l'émotion, soumettant la femme à reproduire les gestes d'un passé douloureux. La femme tenta de refuser les exigences de l'enfant, puis elle comprit qu'il lui fallait accepter, afin que l'enfant n'ait plus peur.

- Regarde, j'accepte que cet homme vienne dans mon cul, au plus profond de mes entrailles ! Regarde, comme nous y prenons du plaisir.

L'enfant était bouleversée, la femme gênée. Elles ne se savaient pas accepter le plaisir des gestes qui les avaient mutilées. Faire l'amour en donnant tout, en laissant tout entrer, une communion parfaite avec l'Autre, un élan où l'enfant et la femme se rejoignent. L'enfant a compris que son corps et celui d'un homme créaient des plaisirs, elle voulait tous les goûter. Elle a joué avec l'urine de cet homme, car elle avait besoin d'y trouver un jeu plaisant et non une punition, une humiliation. Elle a bu cette urine, elle voulait décider de la sentir couler dans sa gorge, car on l'avait forcé à le faire. Elle a voulu mettre sa langue dans le cul de cet homme parce qu'enfant, on l'y avait obligé. Jouer avec la merde de l'autre, à entrer au plus profond de son ventre, elle a aimé. Toutes deux ont aimé : l'enfant jouant et exorcisant ses cauchemars, la femme découvrant qu'elle aimait cet homme jusqu'à en accepter l'intérieur de son corps.

Je suis une femme. Je suis une enfant. Ma vie commence. La vie. Enfin la vie. Elle s'offre à moi, inattendue. À la redécouverte d'un monde oublié, je reprends depuis le début, avec moi et moi. Plus forte que jamais, plus sûre.

Mon passé restera toujours un garde fou délimitant les pistes et les chemins à suivre ou à délaissé. Personne ne me le prendra. Il n'est qu'à moi. Je suis seule et unique. Je ne laisserai plus personne me faire de mal. JAMAIS ! L'enfant devenue femme deviendra mère. L'équilibre est mien, et sera nôtre. Je sens le soleil sur mon visage. Je suis vivante. Malgré tout. Ma petite vie est si vieille, que me réserve l'avenir ? Ai-je peur de regarder devant moi ? Que pourrait-il m'arriver de plus ? Le futur ne peut qu'être beau. Je le veux.

Chapitre VIII

D O U T E S

Je ne cherche pas à te faire de mal. Je suis la seule à souffrir, seule avec cette douleur et le serais toujours. Rien ni personne ne pourra changer ou enlever ce que je porte en moi, j'en suis marquée. Je suis assez forte pour vivre avec. J'ai vécu tant de jours, tant de nuits, sans personne, sans un mot, sans un cri. Ce cri retenu, cette douleur ressentie au plus profond de moi. J'ai écrit ces lignes dans la nuit de samedi à dimanche. J'ai du mal à dormir. Je me regarde et cherche à me voir. J'ai mal car je sais que l'enfant est là et qu'elle souffre encore. Je la berce en moi, lui montrant que notre vie actuelle est bonne, que le soleil se lève tous les jours sur nos anciennes blessures encore douloureuses. Elle revient à la surface quand elle se sent bien, elle joue, elle s'aime, elle essaie de trouver en moi la force de vivre, d'être heureuse.

J'ai mal. Tu m'as fait mal. Mais je sais au plus profond de moi, que malgré tout je t'aime. Je t'aime et ça me donne la nausée. L'enfant en moi t'aime. Pour la deuxième fois de sa vie, elle aime. La femme que je suis sait que c'est inutile, futile et stupide. Je lutte contre cet amour douloureux. Ton visage se confond avec celui d'Esteban, ses traits deviennent les tiens, ta voix devient la sienne. J'ai mal. Il était avec moi la nuit dernière. J'étais dans ses bras. Il m'a dit que tu étais ma lumière, et qu'il fallait aller vers toi. Il m'a dit que la vie est dure et belle, mais dure.

Quand je te quitte, je souffre et je suis soulagée car j'ai peur. Peur de toi. Un peu. Peur de cette force que tu as sur moi, de cette emprise. Ce que je ressens est fort, presque effrayant. Je ne veux pas t'aimer. Mais j'ai besoin de toi, l'enfant en moi me pousse vers toi.

J'ai beaucoup écrit ce week-end, essayant de décrire les choses en détail. J'avais le curieux sentiment qu'elle écrivait, me dictait les mots, se racontait. C'était étrange et douloureux. Je me suis plongé dans un bain pour pleurer et me cacher de mon mari. J'avais envie de hurler. J'avais envie de vomir. Jour après jour, je lutte pour que la blessure ouverte ne saigne pas trop fort. Je ne veux pas. J'essaie de penser à autre chose, mais tous les soirs, je noircis des pages et des pages. Je raconte l'histoire de cette enfant assassinée puis ressuscitée, qui s'est saccagée par désespoir, et que personne n'a jamais su voir. C'est dur. Je suis vide. Je suis abîmée.

Mais, toi tu as vu. Tu sais. Tu comprends. Ton regard me dérange. Je me demande ce que tu vois quand tu me regardes. Parfois j'ai honte de tout ce que tu sais, honte car j'ai peur que tu voies cette jeune paumée que j'étais, que tu voies en moi les horreurs que j'ai subies. J'ai peur de te savoir excité par ce que je te confie. Ces choses sont si difficiles pour moi, je ne supporterais pas que cela puisse t'exciter.

Je ne veux pas de tes larmes non plus. Les miennes me submergent et me noient. La pitié me terrifie. Les gens qui déclarent avoir de la peine pour toi, je leur crache dessus. Cette merde est à moi. Elle me protège contre les douleurs de ma vie actuelle. Rien ne peut être pire, sauf de ne pas avoir d'enfants. Je crois que j'en mourrais. Je suis devant cet écran blanc. Les mots me manquent. J'ai le sentiment qu'ils ne sont pas à la bonne place. Dans quel ordre les mettre ? L'enfant en moi pleure depuis des années sans que personne ne l'entende. Elle souffre. Je la cache et je la protège. Elle se colle à moi et reste contre ma peau. Parfois elle voudrait sortir, mais je ne le lui permets pas. J'ai peur pour elle. Pour nous. Parfois les larmes de cette enfant remontent en moi et me serrent le cœur.

Sa douleur m'étouffe. Elle devient mienne. Sa peur s'immisce en moi comme une mauvaise herbe qu'il me faut arracher. Je voudrais qu'elles meurent, elle et sa douleur.

Quelle surprise de pouvoir me regarder... Parfois la vision dans le miroir est insupportable et je voudrais les briser tous. Parfois ce n'est pas moi que je vois, c'est l'enfant meurtrie par tant de cruauté et d'horreur. C'est l'enfant, c'est la femme, deux qui ne sont qu'une. Je regarde mon corps et je repense aux blessures qu'il a subies. Quelques traces subsistent de cette violence, quelques cicatrices visibles, minuscules, insignifiantes. Comment mon corps a-t-il pu guérir de ces blessures ? Mon corps est guéri, mon âme est morte. Elle ne saigne plus, ne souffre plus. Elle ne hurle plus en moi. Un froid silence m'habite.

Je ne sais pas comment tu vas réagir à la lecture de tout cela. Je ne veux pas que tu me juges. C'est ma vie, elle est déjà faite. J'ai toujours craint que les gens jugent, et c'est pour cette raison que je n'en parle pas. Ils te jugent sans connaître. Je ne voulais pas voir dans leurs yeux, une pitié ou une peine nauséabonde ou je ne sais quel sentiment à la con, qui signifie : « Ma pauvre ! C'est horrible ! » Les gens de cette espèce, j'en ai connu quand j'étais au fond du trou. Ils ne te voient pas, ils voient un tas de merde, et se demandent comment ils peuvent supporter de te regarder.

Je ne sais pas ce que va devenir notre relation, mais pour l'instant, j'ai envie de tout donner, et de tout prendre. J'aime faire l'amour avec toi. J'aime parler avec toi. J'aime te lire et t'écrire. Enfin quelque chose de vrai dans ma vie. Cela faisait tellement de temps. J'en ai assez de tous ces gens qui te disent « Ça va » et qui ont une vie de merde. Je voulais te dire merci d'être là et de me permettre de parler. Merci de te confier à moi et de me faire confiance. Merci de me regarder avec autant de tendresse. Je me rends compte maintenant que je t'ai trop donné. Je n'avais pas le droit de tout te dire. Je n'avais pas le droit de partager cette merde avec toi. Je crois que tu m'aimes. Au fond, je ne sais pas. Ce que tu aimes, c'est ce que je t'ai raconté. Non pas que cela soit joli, mais cela te rappelle peut-être une histoire. Ce que tu aimes, c'est ma douleur. Ce que tu aimes, c'est que je t'ai donné comme jamais je ne l'avais fait. Ce que tu aimes, c'est que je t'ai donné mon intimité, mes blessures secrètes, ma vie. Tu es surpris que l'on puisse tant donner à un inconnu que tu es pour moi. C'est pour cela, que finalement ce fut presque facile. Mon estomac brûle. J'ai l'impression d'avoir raconté l'histoire d'une autre. Je ne me vois pas raconter tout cela à mon mari. Il ne le supporterait pas. Il ne pourrait plus me regarder comme avant. Il ne pourrait pas admettre que ce soit vrai. Comment imaginer que la femme que tu aimes et avec qui tu vis a subi tout ça ? Tout semblerait bien futile après, fade, sans intérêt.

En parler à un ami ? J'ai essayé. Il me regardait étrangement. J'ai vu l'horreur dans son regard. Je me suis tu. Je ne pouvais plus articuler un mot. Il n'aurait pas compris. Au fond, il n'y a rien à comprendre, mais tout cela l'aurait dépassé, agressé, lui et sa petite vie bien rangée avec sa femme et son fils. Je le vois de moins en moins.

Pardon encore pour toutes ces douleurs, je regrette déjà de les avoir partagées.

Intermède IV

La nuit sera plus clémente,
Je te bercerai dans mon ventre.
Mes lèvres et mes mains ne te quitteront pas.
J'entrerai dans ton esprit comme le feu du soleil,
Des images de nous.
Pense à moi, comme je pense à toi.
Je t'aime.
Je passe ma langue sur tes lèvres et sur tes yeux.
À demain ?

Ta sœur, amie et maîtresse.

DERNIER DEPART

Voici quelques mois, nous nous sommes ouverts l'un à l'autre. Tout s'est passé si vite, j'en ai encore le souffle coupé. Je ne comprends pas. J'ai longtemps cherché, mais maintenant je prends ce bonheur sans y penser, sans réfléchir. Je devais avoir besoin de m'ouvrir, j'attendais la bonne personne. Tu as su me mettre en confiance, me découvrir. Personne n'avait fait le pas avant toi. J'ai croisé la route de beaucoup, mais aucun n'avait vu cette cassure. J'étais si bien cachée sous la douleur. Mais toi, tu as vu. Tu as su voir.

La première fois que nous nous sommes rencontrés, j'ai ressenti un sentiment inexplicable : une attraction animale et une profonde répulsion : je t'ai détesté et désiré. J'étais déchirée entre les volontés de te séduire ou de te fuir. Je me souviens de notre premier baiser, quand nos lèvres se sont touchées : je brûlais d'une telle faim. Le contact de tes mains, de ta peau... Quand nous faisons l'amour, je suis submergée par ta tendresse, ton affection. Mes amants n'avaient pas pour habitude de me parler, d'être attentif à mes désirs, à mon plaisir. Je me sens belle, désirable, c'est une sensation étrange, nouvelle et délicieuse. Je te trouve beau. Ton visage est rayonnant. Tu as l'air d'être heureux.

Chaque instant où nous sommes ensemble, je suis calme et sereine. Dans tes bras, je suis belle. J'oublie ma vie, mes problèmes et les autres. J'ai besoin de te parler et de t'écrire, comme une dépendance inexplicable. Je ne pensais plus être capable d'aimer. J'avais le sentiment d'être cassée, que la vie n'avait pas d'intérêt. Tu m'as fait comprendre son importance.

Tu me manques. Mon cœur est plein d'images de toi, de nous. Je repense aux moments que nous avons volés, offerts à nos vies, ces moments d'attente, de retrouvailles, le cœur et le ventre serrés. Ces kilomètres qui défilaient, me conduisant vers toi et n'en finissant pas. Ces heures figées où j'attendais ton arrivée. Ces moments d'une infinie douceur, où mes yeux plongeaient dans les tiens, où nos corps se reconnaissent, où nos bouches léchaient et mordaient cette chair tant désirée. Aux mots que nous nous sommes dits, aux mots que je retiens de peur d'en dire trop, que tu attends et que tu sais, ces mots échangés sans retenue, sans honte ni crainte. Les vies que nous avons partagées, les souvenirs, les blessures, les cicatrices. Sommes-nous amis ? Sommes-nous amants ?

Je prends notre rencontre comme un cadeau unique que me fait la vie. Nous sommes si proches et si loin. J'ai besoin de ton corps, comme une île où je peux me retrouver et m'aimer.

À chacune de nos rencontres, je ressens ce même désir, ce même feu, ce sentiment qui meurt étouffé par le quotidien : l'attente de l'autre, l'hésitation, la peur de ne pas être à la hauteur, la peur de mal faire. Cette peur se niche au creux d'un ventre affamé. J'aime à te retrouver. J'aime l'idée que je me fais de nos retrouvailles. Ces questions me hantent : comment va-t-il me trouver ? Vais-je lui plaire ? Quand nos yeux se croisent, nos lèvres se touchent, toutes ces questions volent en éclats. Tout disparaît. Nous sommes seuls au monde, loin de tout et proche de l'autre.

Nous attendons les mêmes mots, les mêmes gestes. Semblables et différents. Quand tu me demandes : « Je t'ai manqué ? Tu as pensé à moi ? », ce sont les mots que j'attends de toi. Ces mots que nous recherchons tous désespérément qui font chavirer les cœurs et les âmes, mais que personne ne dit. Un simple « Je t'aime », un simple « Tu me manques », un simple silence signifie : « Viens, car je n'en peux plus d'être seule sans toi ».

Les semaines passées sans l'autre sont des blessures. Quand l'un part, l'autre reste seul, orphelin. Personne ne peut combler ce vide. Nous ne cherchons pas à tromper cette absence. Nous essayons de vivre, en regardant passer les jours qui nous rapprochent de la présence de l'autre. Des jours n'en finissant pas de creuser de noirs sillons que la peur de l'oubli emplît. La peur de ne pas retrouver la même personne, la peur que quelque chose puisse être brisé. Mais à chaque fois, c'est la même force, le même amour. Intact. Toujours vivant. Encore plus fort. L'autre est là, comme intouchable. Le son de sa voix, cette sensation de revivre, d'enfin pouvoir respirer. La pression se relâche, le cœur peut battre à nouveau.

Je remercie le ciel de t'avoir mis sur ma route. Je remercie leur Dieu de m'avoir offert ce cadeau. Je t'aime comme tu m'aimes, avec la même force et le même appétit de tout toi.

Éternellement tienne.

Casaléa

Mon amour,

Si tu savais comme je souffre de savoir que bientôt tu auras une autre femme dans ta vie. Je voudrais que tu viennes une dernière fois me faire l'amour, passer une dernière nuit dans tes bras, que tes mains fassent chanter mon corps, que ton corps bouleverse mon âme. T'entendre me dire pour la dernière fois « Je t'aime » et le croire jusqu'au plus profond de ma chair. Goûter les regards que tu poses sur moi, sentir tes lèvres sur ma peau, m'emplir de ton sexe, frémir de ton trouble sous mes caresses, jouir de ton âme qui s'ouvre à moi.

Lorsque tu auras trouvé cette femme, tout sera fini entre nous, car j'en mourrais. Je ne supporterai pas de t'entendre louer sa beauté, me dire la passion qui t'anime, me révéler la merveilleuse amante qu'elle est et la folie qui te gagne. Je ne veux pas. Je sais que jamais tu ne trouveras une femme comme moi. Entre nous, tout est trop fort, tout est trop grand. Jamais aucune femme ne saurait te bouleverser comme je le fais. JAMAIS ! Nous vivons dans le même univers, où tout est permis, tout est possible, tout est faisable, rien n'est interdit, rien n'est sale, rien n'est tabou. Me cherches-tu à travers d'autres femmes ?

Mais je sais qu'il est trop tard. Déjà, tu t'éloignes. Encore une fois, nos vies se sont croisées et prennent des chemins différents. Encore une fois, nous nous perdons. Peut-être nous retrouverons nous dans cette vie ou dans une autre. Mais sache que, si tu as besoin de moi, je serais là, fidèle comme le phare qui guide les bateaux perdus, fidèle comme une amie lointaine qui pense toujours à toi, fidèle comme une femme qui t'aime et t'aimera toujours. Au plus profond des tes cauchemars, tu ne seras plus jamais seul mon amour, pense à moi, appelle-moi, je serai là.

Fais attention à toi, garde une place pour moi dans ton cœur, n'oublie pas ta petite sœur lointaine qui se faisait ton amante par amour de toi.

Je t'embrasse tendrement, mon Ange.

Je t'aime.

Casaléa.